

Vous n'êtes peut-être pas là où vous croyez être...

PIERRE DUBUC, *Dans quel camp êtes-vous ?*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois, 2019, 180 pages

Martin David-Blais

Volume 14, numéro 1, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92328ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David-Blais, M. (2019). Compte rendu de [Vous n'êtes peut-être pas là où vous croyez être... / PIERRE DUBUC, *Dans quel camp êtes-vous ?*, Montréal, Éditions du Renouveau québécois, 2019, 180 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(1), 6–8.

Vous n'êtes peut-être pas là où vous croyez être...

Martin David-Blais
Professeur, Université Saint Paul

PIERRE DUBUC

DANS QUEL CAMP ÊTES-VOUS ?

Montréal, Éditions du Renouveau québécois, 2019, 180 pages

Dans ce livre au titre fort et évocateur, Pierre Dubuc se donne pour tâche de répondre, d'une position résolument de gauche, à tous ceux qui, sur la base d'une conception dite «diversitaire», se désolent des dérives du nationalisme québécois, qui, tout d'un bloc, serait devenu rigidement ethnocentrique et tenant de l'exclusion des minorités. Ce livre, qui est situé sur le terrain des idées politiques (c'est-à-dire celui des conceptions générales du vivre ensemble et des projets de société), n'est pas tant une réponse qu'une invitation aux gens de gauche à reprendre la discussion sur les délicates questions du peuple, de la nation et du nous. En tout cas, il n'y a dans ce livre aucune entreprise de réfutation brutale cinglante dudit point de vue diversitaire.

Le livre de Dubuc prend pour point de départ la lecture du livre de Francis Boucher, *La grande déception*¹, livre qui donne la parole à beaucoup de personnes issues des minorités culturelles et qui semble avancer l'opinion selon laquelle le projet indépendantiste québécois fait désormais très peu de cas des minorités. Le livre de Boucher apporterait en outre un jugement assez dur à l'endroit du nationalisme québécois dans son ensemble qui, depuis quelques décennies, dériverait vers l'identitarisme dur comme base de son projet de société. Dubuc ne se défile pas. Il se montre très conscient des impacts de certains événements dans les perceptions (la déclaration de Jacques Parizeau le soir du référendum de 1995 ou la polémique des accommodements raisonnables, par exemple). Il est aussi très lucide face aux défis de l'intégration des immigrants ou face au destin des premières nations. Mais il ne se démonte pas non plus. Le titre même du livre (*Dans quel camp êtes-vous ?*) est au final un défi à toute la gauche diversitaire occidentale : il donne à voir que celle-ci se range peut-être dans les faits du côté du néo-libéralisme par sa détestation des majorités «de souche», qu'elles soient québécoise, française ou danoise.

Pour Dubuc, la question de fond pour la gauche est la suivante : comment construire un rapport force minimalement efficace avec les très grands acteurs du capitalisme international si l'idée même de «peuple» est récusée au profit des seuls droits individuels et des revendications des minorités de tous types ? À la fin du livre, l'auteur cite Gramsci en faisant voir que le premier défi de la gauche est de construire l'«hégémonie populaire», encore et toujours le principal moyen de la lutte au capitalisme. Par contre, la disqualification constante de la majorité de souche – celle qui constituait le gros du peuple et le gros de la classe ouvrière avant que le capitalisme ne transforme complètement la production – ne fait que contribuer à la pérennisation de ce capitalisme transnational. Comment constituer un contre-bloc hégémonique (pour parler encore comme Gramsci) si on refuse le principe de majorité et l'idée même d'un vaste nous ?

À la base du livre se trouve donc un reproche implicitement adressé aux pourfendeurs diversitaires du nationalisme : leur méconnaissance des sociétés et les collectivités qu'ils aiment pourtant dénoncer ainsi que l'indigence de leurs assises analytiques.

Dans un livre foisonnant, fait d'une succession de courts exposés, l'auteur invite la gauche diversitaire à reconsidérer le nationalisme québécois en se donnant la lutte au capitalisme comme horizon premier et en se dotant de certaines habitudes d'analyse pour le percevoir autrement qu'en des termes caricaturaux et essentialistes.

À la base du livre se trouve donc un reproche implicitement adressé aux pourfendeurs diversitaires du nationalisme : leur méconnaissance des sociétés et les collectivités qu'ils aiment pourtant dénoncer ainsi que l'indigence de leurs assises analytiques. Pour Dubuc, me semble-t-il, on doit comprendre les trajectoires historiques, les conditions de vie et les situations concrètes des populations de même que la nature des institutions pour discuter avec sérieux des représentations collectives et des idéologies. Dubuc se désole quelque peu du fait que le sentiment de supériorité éthique soit la seule assise intellectuelle de la gauche diversitaire. Comme notre auteur souhaite la discussion, il se fait pédagogue.

Dubuc propose donc de baser la discussion sur un certain nombre de pratiques analytiques. D'abord, celle de la mise en perspective historique, ce qui permettra à tous de



mieux comprendre la nature des institutions d'une société donnée et la teneur des enjeux. Il propose aussi la pratique comparative : le fait de voir que bien des phénomènes que l'on croit spontanément uniques au Québec sont observés ailleurs, dans bon nombre de sociétés occidentales, pourrait aider à dépasser l'essentialisme et la caractérisation simpliste. Et puis, il propose (sans trop appuyer toutefois) de placer l'examen froid des rapports sociaux et des conditions de vie à la base de l'analyse des constructions idéologiques des uns et des autres : examiner par exemple la perspective d'une perte de capital social en contexte populaire est peut-être plus fructueux pour comprendre certaines craintes concernant l'immigration que des jugements érigés sur la sempiternelle dichotomie «peur/acceptation de l'Autre».

Suit alors une suite d'exposés bien documentés et efficaces dont la finalité, on l'a compris, est pédagogique. On est témoin d'une vaste culture (historique, sociale et intellectuelle), mais il n'y a jamais de très longs raisonnements, ni d'exposés historiques trop savants ni de déferlement de références. C'est que l'on est en présence d'un auteur possédant une vaste expérience journalistique. Cela donne néanmoins un livre un peu touffu et un peu décousu par moments, lequel livre aurait peut-être mérité une seconde mouture, notamment pour lui apporter un fil conducteur un peu plus net.

On remarquera par ailleurs que Dubuc a pris soin de bien se démarquer de certains ténors du nationalisme québécois actuel, notamment l'omniprésent Mathieu Bock-Côté. Certains ont reproché à Dubuc de ne pas avoir ménagé ledit Bock-Côté qu'il semble placer dans un autre camp que le

¹ Francis Boucher, *La grande déception. Dialogue avec les exclus de l'indépendance*, Montréal, Édition Somme toute, 2018.



Dans quel camp

suite de la page 6

sien². De fait, notre auteur ne souscrit guère à une conception de la nation développée sur le socle de la continuité des valeurs, ce qui l'éloigne aussi d'un Fernand Dumont; il ne souscrit pas davantage à l'idée de «perte d'intégrité» que MBC ne laisse de réitérer.

Loin d'être un problème, cette prise de distance me semble cohérente avec l'ensemble du projet de l'auteur. Cohérence d'un

2 Voir la recension de Roméo Bouchard dans *l'Aut'Journal* (28 juin 2019); voir aussi celle de Michel Rioux dans *L'Action nationale* (octobre 2019, vol. CIX, no.8, p. 122-126).



On peut plus rien dire

suite de la page 7

de la réalité qui mène à cet étiquetage (dont nous sommes d'accord qu'il constitue un problème). La gauche radicale revendiquait jadis de ne pas étiqueter. Toute une théorie sociologique s'est efforcée de démontrer et de démonter les processus d'étiquetage consécutifs aux rapports de pouvoir. Retour de balancier: de nos jours, de larges pans de ceux qui se positionnent comme des contestataires du pouvoir revendiquent des étiquettes, en accolent aux autres et associent l'universalisme à l'aveuglement ou au conservatisme.

Mais le pire, au plan politique comme au plan épistémologique, c'est de qualifier, à répétition, les inquiétudes envers la liberté d'expression de «panique morale» et, éventuellement, d'«hystérie collective entourant la rectitude politique» (p. 172). Voici comment la chose est introduite:

À ce titre [l'attachement au statu quo face à ceux qui le défient], il n'est pas étonnant que des théories du complot circulent au sujet des *social justice warriors*. Ces derniers formeraient l'essentiel des modérateurs du côté de Reddit, auraient réussi à se «positionner favorablement dans les échelons supérieurs des universités, des organisations médiatiques et des entreprises technologiques», ou encore, seraient à la solde de l'«islam politique» ou du «multiculturalisme radical». Si ces idées farfelues demeurent le fait d'énervés isolés derrière leur clavier, d'autres, comme la panique morale entourant la liberté d'expression, sont beaucoup plus répandues (p. 152).

Voilà un paragraphe de 11 lignes qui conclut un chapitre et annonce le suivant intitulé «On peut plus rien dire». L'annulation de conférences et de spectacles, le soupçon sur des victimes de crimes haineux (la rédaction de *Charlie Hebdo* qui irait trop loin), des accusations infondées de racisme, la confusion entre propos choquants et propos haineux, toutes ces préoccupations ne seraient que panique, voire hystérie?

Si l'affirmation «on peut plus rien dire» est une exagération, l'idée que tous les questionnements actuels sur la liberté d'expression relèvent de la panique morale et de l'hystérie l'est tout autant. C'est le bon vieil argument de la «résistance au changement», sauce progressiste.

point de vue intellectuel, car Dubuc revendique une sorte de pensée «matérialiste» des groupes, des représentations idéologiques et des projets politiques basée sur l'analyse des rapports sociaux et des conditions de vie, ce qui est très différent d'une vision élaborée sur la notion de culture à la Taylor et l'idée d'un noyau de valeurs à la fois singulier et pérenne. Cohérence d'un point de vue rhétorique aussi, car il serait difficile de se construire une posture, un *ethos* de gauche crédible aux yeux de son premier public en se présentant résolument en compagnie des Bock-Côté, des Beauchemin ou des Bombardier. ❖

Qui plus est, mettre à égalité le «on peut plus rien dire» des racistes et des machos avec un questionnement sur la liberté d'expression, c'est faire le jeu des racistes et des machos en regroupant à tort tout le monde dans une même catégorie. C'est aussi scier la branche sur laquelle les socialistes et les libéraux sont assis. C'est bien parce que la liberté d'expression existe qu'on peut critiquer le pouvoir! Que cette liberté soit limitée par les rapports de force et l'inégalité des ressources est un fait largement reconnu (et à combattre). Ce n'est pas parce qu'une clique de machos, de comiques et de racistes instrumentalise la liberté d'expression qu'il faut liquider le principe.

Toujours à l'égard de la liberté d'expression, Lussier cite Lili Boisvert: «Ceux qui crient à la censure sont nostalgiques de l'époque où la parole publique était très limitée et très hiérarchisée» (p. 170). C'est peut-être vrai pour ceux qui invoquent la liberté d'expression pour dire n'importe quoi. Et, nous sommes d'accord, la chose existe. Mais, à ce niveau de généralité, c'est faux. Si l'affirmation «on peut plus rien dire» est une exagération, l'idée que tous les questionnements actuels sur la liberté d'expression relèvent de la panique morale et de l'hystérie l'est tout autant. C'est le bon vieil argument de la «résistance au changement», sauce progressiste.

L'essai amène un certain éclairage sur un usage des médias qu'il vaut la peine de tenter de cerner vu la place qu'il occupe dans le débat public, bien qu'on puisse sérieusement mettre en doute sa contribution réelle au progrès social. Avec pareil militantisme, le capitalisme mondial peut dormir tranquille. Malheureusement, l'approche de l'auteure dessert la clarté de son propos et produit un discours indûment clivant qui finit par braquer même ses alliés avérés ou potentiels. Il s'agit, de surcroît, d'un faux dilemme auquel je pense, il faut répondre, pour la salubrité du débat public: ni troll, ni SJW. ❖

Depuis 2007, plus de 1000 recensions
d'essais québécois ont paru dans
Les Cahiers de lecture
Suivez la pensée québécoise en essais!

